



ÉCONOMIE | CHRONIQUE

PAR JEAN-MICHEL BEZAT

Menace sur l'or blanc

Quelle était blanche, ma vallée ! Mais voilà que la neige fond inexorablement et que les glaciers se racornissent comme peau de chagrin. Parfois, comme dans les Alpes italiennes, des zones de moyenne altitude se muent en d'étranges paysages : les squelettes des pylônes des téléskis s'accrochent aux pistes désertées, et les nacelles vides se balancent au vent. Les abondantes chutes de poudreuse du début de saison sont trompeuses, la hausse des températures fait son travail de sape. La montagne n'est plus magique.

Alors à quoi bon s'obstiner à en faire un business, qui pèse encore 120 000 emplois (souvent saisonniers) et 9 milliards d'euros en France ? Et à organiser de coûteux Jeux olympiques (JO) d'hiver, comme ceux qui se dérouleront du 9 au 25 février à Pyeongchang (Corée du Sud) ? Les chiffres sont aussi parlants qu'inquiétants. Huit des vingt et une villes hôtes de ces joutes hivernales seraient trop chaudes en 2050 pour les accueillir de nouveau, estiment des chercheurs des universités d'Innsbruck (Autriche) et de Waterloo (Canada). Elles seront treize à la fin du siècle, si la dérive climatique s'accroît.

Exit Chamonix (1924), Garmisch-Partenkirchen (1936), Squaw Valley (1960), Grenoble (1968), Sarajevo (1984) ou Sotchi (2014). En 2010, à Vancouver, la température supérieure à 10 °C

**LES STATIONS
DE SPORTS D'HIVER
DEVRONT FERMER
OU SE RÉINVENTER
POUR AFFRONTÉ
LES + 3 °C À + 4 °C
ATTENDUS EN 2100**

que la montagne est (presque) domestiquée par une industrie qui a apporté la prospérité à des contrées pauvres et enclavées.

Cette industrie est à la fin d'un cycle. Le premier avait débuté en Suisse, à la fin du XIX^e siècle, quand de riches Anglais s'arrêtaient à Saint-Moritz ou à Davos pour y respirer le grand air. Longtemps maudite, la montagne a été bienfaitrice pour les tuberculeux et enchantée pour les premiers skieurs que l'on voit glisser sur les affiches de la compagnie ferroviaire Paris-Lyon-Méditerranée. Puis elle devint démocratique à la faveur de la forte croissance des années 1960-1970 et du développement du tourisme de masse, sans pouvoir échapper à la mise en place gaullio-pompidolienne du « plan neige » de 1964 et à ses barres d'immeubles posées sur les domaines skiables de haute altitude.

Des marchés plus que matures
Des montagnards évitèrent ainsi

UN
PRO
EN I

ÉDIT

avait empêché le recours aux canons à neige et imposé le transport d'énormes quantités de la précieuse matière première... par hélicoptère. A Sotchi, où Vladimir Poutine s'est offert des réjouissances à 37 milliards de dollars (soit 30 milliards d'euros, les plus onéreuses de l'histoire), on en a stocké et réfrigéré des tonnes et des tonnes à grands frais.

Et s'il n'y avait que les JO! C'est toute une économie de l'or blanc qui est désormais menacée, de nombreuses stations qui devront fermer ou se réinventer pour affronter les +3 °C à +4 °C attendus en 2100. Depuis trois décennies, la neige tombe plus tard et fond plus tôt. Son manteau s'amincit. Les Alpes sont particulièrement vulnérables: en deux siècles, le réchauffement y a été deux fois plus rapide que la moyenne.

L'Organisation de coopération et de développement économiques faisait déjà une prévision alarmante en 2007: que la température croisse de 2 °C, et 40 % des 666 stations alpines ne seront plus rentables; et plus des deux tiers avec une hausse de 4 °C.

Au grand désespoir des écologistes, maires et gestionnaires de station ont fait donner les canons à neige. Le salut – ou le répit – économique est venu de cette artillerie lourde équipant déjà un tiers du domaine skiable français. Et n'allez pas leur dire qu'elle est «artificielle». Non, corrigent-ils, elle est «de culture», fabriquée avec de la «vraie eau». Encore faut-il d'importantes réserves, une température inférieure à 0 °C, et beaucoup d'électricité, dont le coût est élevé. Qu'importe! Cela fait un demi-siècle

du ski. Jusqu'à la fin des années 2000, où l'activité atteint un pic, avant de décliner légèrement. Car l'âge avançant, les baby-boomers raccrochent les skis sans être remplacés par autant de jeunes. La faute aux tarifs élevés justifiés par l'amortissement des infrastructures et à la concurrence des tropiques, dopée par les vols à bas coût, alors que de modestes stations sont sous perfusion d'aides publiques. *«Pratiquement partout, l'industrie doit relever le défi d'une croissance à long terme»* sur des marchés plus que matures en Europe, aux États-Unis et au Japon, diagnostique le consultant suisse Laurent Vanat.

Les pays émergents, surtout en Asie, ont pris le relais, exhibant ces nouveaux loisirs comme un signe extérieur de réussite économique. Le président Xi Jinping souhaite que 300 millions de Chinois accèdent aux sports d'hiver, un marqueur d'une élévation de leur niveau de vie. Au nord-ouest de Pékin, ville organisatrice des JO d'hiver de 2022, des centaines de petites stations sortiront de neige dans la prochaine décennie, reliées à la capitale et aux autres métropoles par une large autoroute et un train à grande vitesse. En Extrême-Orient comme dans le Caucase, les entreprises européennes du secteur espèrent trouver là des relais de croissance.

Ces resorts asiatiques sont souvent des paradis artificiels. Ils ne culminent guère à plus de 2 000 mètres et la neige de culture y est la reine d'un système énergivore. Tout sauf un modèle de vertu écologique. Dans les Alpes ou dans les Rocheuses, il faudra réenchanter monts et vallées autrement, c'est-à-dire proprement. Les sports d'hiver ne survivront sans doute que dans les stations de haute altitude, moyennant de lourds investissements, au profit d'une clientèle aisée. La démocratisation de la neige n'aura duré que quelques saisons. Et les bronzés ne feront plus de ski. ■

bezat@lemonde.fr

**L'ÂGE AVANÇANT,
LES BABY-BOOMEURS
RACCROCHENT
LES SKIS SANS ÊTRE
REPLACÉS PAR
AUTANT DE JEUNES**